

prétation pouvait fortement varier en fonction de l'époque ou du contexte. Ainsi la « vague de diffusion » des cultes égyptiens sous les Flaviens ne peut être comprise que comme une réception et une appropriation flavienne spécifique et distincte. De même, l'exotisme « égyptien » – ou plutôt la volonté de faire exotique (« *exoticism* ») – déployé sous les Flaviens est une forme de mise en scène impérialiste, tout comme la célébration d'une culture plus ancienne à laquelle Rome succède. L'Égypte fait ainsi partie d'une *koinè* romaine, et il s'agit de mieux appréhender les différentes étapes de sa réception voire de sa « mnémohistoire ». L'Égypte n'est pas seulement l'« Autre réel » mais aussi l'« Autre construit ». D. Frackowiak s'intéresse à quelques aspects de l'iconographie mithriaque, afin d'évaluer dans quelle mesure celle-ci emprunte des éléments à la Perse (dont le dieu est censé être originaire) et aux traditions gréco-romaines. Le culte offrait à ses dévots des caractères exotiques mais aussi familiers. L'auteur pose certes en conclusion la question importante de savoir si l'iconographie mithriaque révèle une extranéité construite ; les ébauches de réponses apportées mériteraient toutefois d'être davantage développées. R. Krumeich étudie les représentations de Jupiter Dolichenus et de Junon Regina, dans les parties orientale et occidentale de l'Empire. Dans ce cas comme dans le précédent, certaines formes de standardisation sont perceptibles. Il n'y a cependant pas d'indices d'une reproduction mécanique d'un petit nombre d'images qui seraient centrales pour le culte : on observe plutôt des processus de réorganisation de motifs donnés et de créations de nouveaux modèles mais aussi des formes de représentations oscillant entre « orientalisation », « occidentalisation » et « romanisation ». – La dernière partie du volume envisage les variantes dans la planimétrie et le décor des sanctuaires d'Isis et de Mithra, tout comme les rituels qui étaient accomplis dans leurs temples. K. Kleibl envisage la question de la mise en scène du divin dans les sanctuaires des dieux gréco-égyptiens, en tentant d'identifier dans ces cultes des éléments théâtraux et en se demandant dans quelle mesure ces cultes reflètent des aspects du théâtre et de la société romaine. Fl. Saragoza examine les peintures des murs de l'*Iseum* de Pompéi : celles-ci semblent répondre à une interprétation spatiale spécifique du sanctuaire. A. Hensen propose un article fouillé sur la topographie, l'architecture et la planimétrie des *mithraea*, entre unité et diversité. R. Gordon s'interroge sur la mise en scène de l'expérience religieuse dans les sanctuaires mithriaques. – Index des sources et des noms propres (personnes ; divinités ; lieux) ; nombreuses planches, en noir et blanc et en couleur. Plusieurs des contributions publiées dans ce volume présentent des réflexions fort stimulantes, permettant d'affiner notre appréhension des cultes de Mithra, de Jupiter Dolichenus et des divinités du cercle isiaque dans le monde romain.

Françoise VAN HAEPEREN

Franz Cumont. Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains. Éd. par Janine BALTU & Jean Charles BALTU, avec la collaboration de Charles BOSSU, Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. 21 x 27 cm, CLXV-548 p. (BIBLIOTHECA CUMONTIANA – SCRIPTA MAIORA, 4). Prix : 90 € (hors taxes). ISBN 978-90-74461-78-8.

Initiée en 2006 par l'Academia Belgica, en collaboration avec l'Institut historique belge de Rome, la réédition complète des œuvres de Franz Cumont se veut une entre-

prise critique et scientifique. Dotés du recul nécessaire pour appréhender les recherches du grand historien belge des religions, les éditeurs de cette collection ont pour ambition de replacer ses travaux dans l'historiographie, en augmentant la version originale d'un riche appareil critique, d'une bibliographie complémentaire et d'échos sur la réception de ces textes après leur parution. Après la réédition des *Religions orientales*, de *Lux perpetua*, et des *Mystères de Mithra*, ce quatrième volume des *scripta maiora* de Cumont reproduit l'œuvre de l'historien gantois avec la pagination et les illustrations d'origine, tout en proposant aux lecteurs une riche introduction historiographique due à Janine et Jean Charles Balty, ainsi qu'un commode index inédit de sources anciennes d'une vingtaine de pages, réalisé par Mathieu Soler, répondant ainsi *a posteriori* à un conseil que formula *in illo tempore* Joseph Bidez, le collègue et ami de Franz Cumont. La *Bibliotheca cumontiana* s'est notamment fixé pour objectif de reproduire dans ses rééditions les notes, corrections et remarques manuscrites de tout ordre que l'auteur portait en marge de ses exemplaires personnels, ou sur des feuilles intercalaires. Ces mentions n'ont cependant pas pu être ajoutées dans la présente réédition, en raison de la quasi-absence de telles notes sur l'exemplaire conservé à l'Academia Belgica ; les éditeurs en concluent qu'il ne s'agit pas de l'exemplaire de l'auteur, qui est considéré comme perdu. La première édition des *Recherches* vit le jour en 1942, et une réédition anastatique fut opérée en 1966 ; les deux étaient épuisés depuis longtemps. Une nouvelle édition s'imposait donc, d'autant plus que les deux précédentes comportaient encore un certain nombre de coquilles, qui ont été corrigées. L'introduction historiographique présente la genèse du livre, en rappelant les travaux préliminaires qui l'annoncèrent, ainsi qu'en recourant à l'analyse de l'importante correspondance de Cumont conservée à l'Academia Belgica. La réception de l'ouvrage est étudiée à travers une quinzaine de comptes rendus qui saluèrent l'arrivée de l'imposant volume. Les éditeurs ont aussi tenu à répondre aux critiques formulées par les auteurs plus récents, qui se sont attaqués aux marques du temps inhérentes à tout ouvrage de synthèse qui commence à dater. Parmi celles-ci, on peut en recenser certaines sur la forme, d'autres sur le fond. Les premières concernent notamment l'écriture de Cumont qui est trop élégante pour ne pas paraître surannée. Et sur le fond, force est de constater une évolution de la méthodologie sur les dernières décennies du XX^e siècle, qui veut que l'on accorde davantage d'importance à l'archéologie et à l'iconographie sur ces sujets, alors que Cumont axait la plus grande partie de son étude sur l'analyse des textes. Répondant point par point à l'ensemble de ces critiques, les éditeurs défendent et réhabilitent la méthode employée par l'auteur, en sensibilisant sur ce qu'un excès de remise en cause de celle-ci ne finisse par donner un excès d'importance aux rituels par rapport aux croyances. Les éditeurs concèdent toutefois également les faiblesses avérées de Cumont, explicables par l'évolution de l'état des connaissances sur certains sujets. C'est notamment le cas pour ce qui concerne l'identité des commanditaires des sarcophages. Pour Cumont, ces œuvres devant être coûteuses, elles ne pouvaient émaner que de « familles opulentes qui pouvaient faire les frais de tels monuments ». Les recherches récentes prouvent que ces commanditaires n'étaient pas forcément issus de classes élevées, cultivées ou instruites, et les éditeurs se rallient à l'idée plus communément admise aujourd'hui qu'il devait plus souvent s'agir d'œuvres commanditées par des affranchis, de plus en plus nombreux et de plus en plus riches dans la société romaine

des II^e et III^e siècles. Compte tenu de l'importance de l'ouvrage initial, de la pertinence et de la richesse de l'introduction historiographique et de l'apparat critique, cette réédition surpasse l'original en qualité, et l'on ne peut qu'attendre avec impatience la suite des publications de la *Bibliotheca cumontiana*. David COLLING

Nicole BELAYCHE & Yves LEHMANN (Ed.), *Religions de Rome. Dans le sillage des travaux de Robert Schilling*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché 15,6 x 23,4 cm, IV-329 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 21). Prix : 75 € (hors taxes). ISBN 978-2-503-56933-8.

Cet ouvrage, issu d'un colloque, constitue un hommage posthume à Robert Schilling, professeur à l'Université de Strasbourg et à l'École Pratique des Hautes Études, spécialiste des religions de Rome, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Le volume s'ouvre par un rappel de ses activités à l'EPHE, où il occupa la chaire « Religions de Rome » (J. Scheid), un aperçu de son apport à l'étude de la religion romaine (Y. Lehmann) et une évocation de sa figure en tant que latiniste et humaniste (G. Freyburger). Les contributions qui suivent sont réparties en quatre sections. La première porte sur les « faits ou phénomènes religieux romains ». Après une évocation de l'excellente formation qu'il reçut de R. Schilling, J. Scheid reprend le dossier des modalités de l'action de Vénus, déesse qui exerçait « le pouvoir contraignant qui est celui de Jupiter ». Si la recherche du savant alsacien reste fondamentale en la matière, il est possible de l'approfondir, en se penchant sur les raisons qui ont pu pousser les *imperatores* du I^{er} s. av. n.è. à chercher le patronage de Vénus : leur attachement à cette déesse, montre J. Scheid, « au-delà de la filiation troyenne de Rome et des *Iulii*, est sans doute dû au pouvoir particulier de cette déesse. Par une action décidée et confiante, elle soumet toute résistance. À travers elle, c'est Jupiter qui agit, en quelque sorte » (p. 25-26). V. Pirenne-Delforge et G. Pironti montrent que, si les références de Schilling à l'Aphrodite grecque sont liées à sa volonté – tout à fait louable – d'en détacher la Vénus romaine, elles sont aussi profondément marquées par les représentations de la déesse grecque qui avaient cours à son époque : il en ressort une « vision biaisée et caricaturale du système religieux des Grecs et de leur déesse, tout en frivolité et en légèreté » (p. 29). Elles examinent ensuite le rapport entre la fête athénienne des Arrhéphories et la Vénus des jardins ; les relations d'Aphrodite et de Vénus avec le pouvoir et la souveraineté, dans leur contexte spécifique ; l'intervention d'Auguste sur l'agora d'Athènes en lien avec l'idéologie des origines de Rome. À la suite de l'article fondateur de R. Schilling sur Janus, N. Belayche s'intéresse au nom même de ce dieu, en tant qu'expression de son identité théologique. Le nom et les épicleses de Janus, tels que les reflètent les rites, les réflexions des Anciens et les images, renvoient à des temporalités « historiques » variées : celles des origines préurbaines et royales ; le temps des fondations par Romulus ; le temps du quotidien des Romains et enfin, une temporalité davantage spéculative et « métaphysique », « qui situe Janus dans une dimension cosmique ». Cette réflexion sur les noms et épicleses d'un dieu romain ouvre et explore des pistes méthodologiques fondamentales et novatrices pour l'étude des dieux romains. J.-M. André propose un article sur l'évolution des *ludi* romains, entre religion, idéo-